

Fiche de révision

La Cousine Bette, H. Balzac : LA n° IV (chapitre 49)

| Introduction

Honoré de Balzac, né en 1799 et décédé en 1850, est un des plus grands écrivains du XIX^{ème} siècle. Ce romancier, nouvelliste et essayiste français est l'auteur de 91 œuvres réunies dans son recueil intitulé *La Comédie Humaine*. Parmi celui-ci figure de grand chef-d'œuvre tel que *Le Père Goriot* ou *Le Colonel Chabert*. Ce recueil est souvent comparé à une étude sociologique car elle rassemble plus de 2 500 personnages, dont 500 reviennent dans plusieurs romans. Néanmoins la vie de l'écrivain aura été rude. Après des études juridiques désintéressées, il voulut s'essayer dans la littérature. Mais ses parents, opposés à cette idée, firent tout leur possible pour l'en dissuader jusqu'à demander à un critique de l'humilier. Il réussira tout de même à publier et, après quelques essais ratés, commença à être connu. Après lors, il mena une vie travaillante où il passe ses journées à écrire pour rembourser ses dettes. Il mourra d'épuisement à 51 ans et endetté mais dans un luxueux hôtel particulier. De plus, son décès ne parvient que quelques mois après son mariage avec Mme Hanska, avec qui il avait entretenu une importante correspondance épistolaire.

Parmi ces ouvrages, un roman nommé *La Cousine Bette*, relate la vengeance d'une femme laide et rancunière sur sa propre famille parisienne. Lisbeth Fischer est née d'une famille de paysan. Sa cousine, Adeline, est une très belle fille qui va être récupéré des champs et emmené à Paris où elle sera apprendra les codes de la noblesse et sera marié au Baron Hulot, un homme riche mais volage. Adeline n'oublie pas sa cousine et lui offre un poste dans la couture mais celle-ci anéantie tout et sa jalousie n'en diminue pas. Néanmoins Lisbeth réussit à avoir une vie modeste et découvre un jeune polonais, Wenceslas, qu'elle protège et aime jalousement. Mais celui-ci se mari à Hortense, la fille d'Adeline. Lisbeth ne rêve alors que de vengeance qu'elle va réussir à dissimuler. Tout au long du roman, elle la met en place méthodiquement et avec l'aide d'une amie, madame Marneffe, elle appauvrit le mari d'Adeline et divise sa famille.

Le passage étudié se situe vers le milieu du roman. Le baron brésilien Henri Montes de Montejanos vient de revoir Valérie Marneffe, ce qui préoccupe fortement l'un de ses amants ; Célestin Crevel. Celui-ci, n'a pris Valérie pour maîtresse uniquement pour se venger du baron Hulot, qui, lui-même lui avait pris son ancienne amante Josépha. Dans cette scène, Crevel va se voir être culpabiliser par Valérie qui lui reproche de ne pas l'aimer assez, et de ne pas lui offrir assez. Crevel, au départ venu pour s'expliquer au sujet du brésilien, déshérite sa fille et offre finalement l'intégralité de sa fortune à Valérie. Il obtient en échange, le droit de dévoiler à Hulot la vérité et de l'accabler de preuves.

| Texte

— Parlez bas ! — que me voulez-vous ? dit Valérie sur deux tons en regardant Crevel avec un air où la hauteur se mêlait au mépris. En recevant ce regard hautain, Crevel, qui rendait d'immenses services à Valérie et qui voulait s'en targuer, redevint humble et soumis.

— Ce Brésilien...

Crevel, épouvanté par le regard fixe et méprisant de Valérie, s'arrêta.

— Après ?... dit-elle.

— Ce cousin...

— Ce n'est pas mon cousin, reprit-elle. C'est mon cousin pour le monde et pour monsieur Marneffe. Ce serait mon amant, que vous n'auriez pas un mot à dire. Un boutiquier qui achète une femme pour se venger d'un homme est au-dessous, dans mon estime, de celui qui l'achète par amour. Vous n'étiez pas épris de moi, vous avez vu en moi la maîtresse de monsieur Hulot, et vous m'avez acquise comme on achète un pistolet pour tuer son adversaire. J'avais faim, j'ai consenti !

— Vous n'avez pas exécuté le marché, répondit Crevel redevenant commerçant.

— Ah ! vous voulez que le baron Hulot sache bien que vous lui prenez sa maîtresse, pour avoir votre revanche de l'enlèvement de Josépha... Rien ne me prouve mieux votre bassesse. Vous dites aimer une femme, vous la traitez de duchesse, et vous voulez la déshonorer ? Tenez, mon cher, vous avez raison : cette femme ne vaut pas Josépha. Cette demoiselle a le courage de son infamie, tandis que moi je suis une hypocrite qui devrais être fouettée en place publique. Hélas ! Josépha se protège par son talent et par sa fortune. Mon seul rempart, à moi, c'est mon honnêteté ; je suis encore une digne et vertueuse bourgeoise ; mais si vous faites un éclat, que deviendrai-je ? Si j'avais la fortune, encore passe ! Mais j'ai maintenant tout au plus quinze mille francs de rente, n'est-ce pas ?

— Beaucoup plus, dit Crevel ; je vous ai doublé depuis deux mois vos économies dans l'Orléans.

— Eh ! bien, la considération à Paris commence à cinquante mille francs de rente, vous n'avez pas à me donner la monnaie de la position que je perdrai. Que voulais-je ? faire nommer Marneffe Chef de bureau ; il aurait six mille francs d'appointements ; il a vingt-sept ans de service, dans trois ans j'aurais droit à quinze cents francs de pension, s'il mourait. Vous, comblé de bontés par moi, gorgé de bonheur, vous ne savez pas attendre ! Et cela dit aimer ! s'écria-t-elle.

— Si j'ai commencé par un calcul, dit Crevel, depuis je suis devenu votre toutou. Vous me mettez les pieds sur le cœur, vous m'écrasez, vous m'abasourdissez, et je vous aime comme je n'ai jamais aimé. Valérie, je vous aime autant que j'aime Célestine ! Pour vous, je suis capable de tout... Tenez ! au lieu de venir deux fois par semaine rue du Dauphin, venez-y trois.

— Rien que cela ! Vous rajeunissez, mon cher...

— Laissez-moi renvoyer Hulot, l'humilier, vous en débarrasser, dit Crevel sans répondre à cette insolence, n'admettez plus ce Brésilien, soyez toute à moi, vous ne vous en repentirez pas. D'abord, je vous donnerai une inscription de huit mille francs de rente, mais viagère ; je ne vous en joindrai la nue propriété qu'après cinq ans de constance...

— Toujours des marchés ! les bourgeois n'apprendront jamais à donner ! Vous voulez vous faire des relais d'amour dans la vie avec des inscriptions de rentes ?... Ah ! boutiquier, marchand de pommade ! tu étiquètes tout ! Hector me disait que le duc d'Hérouville avait apporté trente mille livres de rente à Josépha dans un cornet à dragées d'épicier ! je vau six fois mieux que Josépha ! Ah ! être aimée ! dit-elle en refrisant ses anglaises et allant se regarder dans la glace. Henri m'aime, il vous tuerait comme une mouche à un signe de mes yeux ! Hulot m'aime, il met sa femme sur la paille. Allez, soyez bon père de famille, mon cher. Oh ! vous avez, pour faire vos fredaines, trois cent mille francs en dehors de votre fortune, un magot enfin, et vous ne pensez qu'à l'augmenter...

— Pour toi, Valérie, car je t'en offre la moitié ! dit-il en tombant à genoux.

— Eh ! bien, vous êtes encore là ! s'écria le hideux Marneffe en robe de chambre. Que faites-vous ?

— Il me demande pardon, mon ami, d'une proposition insultante qu'il vient de m'adresser. Ne pouvant rien obtenir de moi, monsieur inventait de m'acheter...

Crevel aurait voulu descendre dans la cave par une trappe, comme cela se fait au théâtre.

— Relevez-vous, mon cher Crevel, dit en souriant Marneffe, vous êtes ridicule. Je vois à l'air de Valérie qu'il n'y a pas de danger pour moi.

— Va te coucher et dors tranquille, dit madame Marneffe.

— Est-elle spirituelle ? pensait Crevel, elle est adorable ! elle me sauve ! Quand Marneffe fut rentré chez lui, le maire prit les mains de Valérie et les lui baisa en y laissant trace de quelques larmes.

— Tout en ton nom ! dit-il.

— Voilà aimer, lui répondit-elle bas à l'oreille. Eh ! bien, amour pour amour. Hulot est en bas, dans la rue. Ce pauvre vieux attend, pour venir ici, que je place une bougie à l'une des fenêtres de ma chambre à coucher ; je vous permets de lui dire que vous êtes le seul aimé ; jamais il ne voudra vous croire, emmenez-le rue du Dauphin, donnez-lui des preuves, accablez-le ; je vous le permets, je vous l'ordonne. Ce phoque m'ennuie, il m'excède. Tenez bien votre homme rue du Dauphin pendant toute la nuit, assassinez-le à petit feu, vengez-vous de l'enlèvement de Josépha. Hulot en mourra peut-être ; mais nous sauverons sa femme et ses enfants d'une ruine effroyable. Madame Hulot travaille pour vivre !...

— Oh ! la pauvre dame ! ma foi, c'est atroce ! s'écria Crevel chez qui les bons sentiments naturels revinrent.

— Si tu m'aimes, Célestin, dit-elle tout bas à l'oreille de Crevel qu'elle effleura de ses lèvres, retiens-le, ou je suis perdue. Marneffe a des soupçons, Hector a la clef de la porte cochère et compte revenir !

Crevel serra madame Marneffe dans ses bras, et sortit au comble du bonheur ; Valérie l'accompagna tendrement jusqu'au palier ; puis, comme une femme magnétisée, elle descendit jusqu'au premier étage, et elle alla jusqu'au bas de la rampe.

— Ma Valérie ! remonte, ne te compromets pas aux yeux des portiers... Va, ma vie et ma fortune, tout est à toi... Rentre, ma duchesse !

|Analyse du texte

Pendant cette scène, nous pouvons relever une dissymétrie au niveau du dialogue entre les deux personnages. En effet, Crevel ne dit que quelques courtes répliques, il est systématiquement interrompu par Valérie, ou alors il se soumet lui-même à cette dernière, lui laissant ainsi la liberté de s'exprimer et de l'accabler d'accusations.

Lignes 1-11 :

Le texte commence par la domination de Valérie, fixant le ton avec l'impératif, et soumettant d'un seul regard son amant Crevel.

Valérie reproche à Crevel le fait de la prendre pour un objet de vengeance, le brésilien est donc prioritaire. Ceci cache évidemment le refus de Valérie d'être achetée à bon prix.

Lignes 12-19 :

Crevel revient alors à son côté commerçant, en accusant Valérie de ne pas avoir tout dit à Hulot. Mais Valérie est intelligente et se loue comme une honnête femme qui n'a pas de fortune. Ici, elle est entièrement hypocrite et cherche à faire culpabiliser Crevel. Elle manipule Crevel.

Lignes 20-26 :

Ensuite, Valérie, en tant que femme vénale lui demande toujours plus d'argent. Crevel s'animalise en se disant le « toutou » de Valérie, par conséquent, il est nettement soumis et dévalorisé. Il avance qu'il aime Valérie autant que sa fille Célestine, ce qui pourrait paraître incestueux.

Ligne 27 :

Ensuite, Crevel s'efforce de se donner plus, en demandant à Valérie de venir une fois de plus à la rue du Dauphin. Ceci est un acte de soumission car il est bien trop vieux pour pouvoir l'assurer.

Lignes 28-37 :

Valérie en demande alors plus, et Célestin s'exécute, il lui promet une rente viagère supérieure. Elle lui reproche alors son côté trop marchand avec l'utilisation du tutoiement et l'allitération en « t » : « tu étiquètes tout ». Valérie le menace aussi de le faire tuer par le baron Henri Montes de Montejanos.

Ligne 38 :

Crevel, soumis à elle, lui offre alors la moitié de sa fortune ; Valérie arrive progressivement à ses fins. A partir de ce moment, Crevel passe du vouvoiement au tutoiement pour désigner Valérie, ce qui représente un tournant de la scène, ou en plus d'être devenu soumis, il est admiratif et envouté par sa maîtresse.

Ligne 39-45 :

M. Marneffe arrive, Crevel étant à genou, Valérie se couvre en réussissant à rabaisser et à humilier Crevel. Elle dupe son mari, ce qui symbolise l'entière indépendance de Valérie quant aux hommes qui la convoitent.

Lignes 46-47 :

Crevel est soulagé et très ému de ce que fait Valérie pour lui. Il se dévirilise alors en pleurant dans les mains de Mme Marneffe.

Ligne 48-61 :

Enfin, il déshérite sa fille et offre toute sa fortune à Valérie.





Pour le remercier, Valérie lui accorde de dire la vérité à Hulot et elle se fait passer pour une sainte en délivrant une famille, en tuant le mari volage. Crevel est alors aux anges, il lui réitère sa promesse de financière et la considère même comme une duchesse.

Pour résumer, la scène est découpée en deux parties majeures :

-Crevel demande l'exclusivité de Valérie, mais elle lui refuse faute de son attachement à elle comme un objet.

-la négociation de cette exclusivité. Valérie mène Crevel à lui offrir la totalité de sa fortune en l'échange de l'annonce de l'exclusivité de Valérie pour Crevel à Hulot. Crevel se soumet entièrement.

Code couleur du surlignage :

-  Éléments de supériorité de Valérie Marneffe.
-  Hypocrisie, mensonges et ironie de Valérie Marneffe.
-  Vénalité de Valérie Marneffe.
-  Soumission de Célestin Crevel.

| Conclusion du texte

Dans ce passage, Crevel est nettement soumis à Valérie, il est déshumanisé, humilié, il accepte tout jusqu'à lui offrir sa fortune entière. Valérie est le symbole même de la domination, de l'hypocrisie, de la vénalité et de la manipulation.

| Ouverture possible

Il serait intéressant d'étudier la morale de la réussite frauduleuse de V. Marneffe, en analysant le chapitre 122 de la *Cousine Bette* dans lequel elle meurt dans des conditions atroces et paradoxales à tout ce que fut sa vie.

| Rapport de la scène avec les textes complémentaires

En comparaison avec les *Hauts de Hurlevent*, Valérie Marneffe peut être rapproché avec Heathcliff, car ils ont tous deux un désir profond de vengeance et une ambition économique très importante.

Le côté libertin de Valérie Marneffe peut être comparé avec Mme de Merteuil dans les *Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos.

Enfin, il est possible de comparer ce texte avec de nombreux autres extraits de la *Cousine Bette*, il est possible de suivre son développement depuis sa pauvreté jusqu'à son apogée et sa mort.

| Problématique et plan éventuel

Comment Valérie réussit-elle à manipuler Crevel ?

I- Une manipulation malsaine et psychologique.

- 1) Une femme vénale se faisant passer pour une sainte.
- 2) Une femme manipulatrice contre un homme soumis.

II- Crevel dupé et trompé.

- 1) La déshumanisation de Crevel par des paroles dévalorisantes.
- 2) La réussite d'une manipulation malhonnête.